GENEVE — Année XXX - N. 799 - 28 JUIN 1930

LE RÉVEIL ANARCHISTE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :
Rue des Savoises, 6
GENEVE

PARAIT TOUS LES QUINZE JOURS

Le numéro : 15 centimes

SUISSE ET UNION POSTALE
Abonnement : Une année, fr. 5.—
Six mois, fr. 2.50

COMPTE DE CHEQUES POSTAUX
Le Réveil, N° I. 4662. Genève

Les anarchistes d'aujourd'hui

—o—

Toute une section de notre mouvement est animée d'une grande ardeur pour la discussion des problèmes pratiques que devra résoudre la révolution.

Il est bon et d'excellent augure qu'il en soit ainsi, même si les solutions proposées jusqu'ici ne sont ni abondantes, ni satisfaisantes. Le temps n'est plus où l'on pensait que l'insurrection suffirait à tout et qu'une fois l'armée et la police vaincues et une fois abattus les pouvoirs constitués, le reste, c'est-à-dire l'essentiel, viendrait de soi-même.

Il suffit, disait-on, qu'immédiatement après le tromphe de la révolte, tous puissent manger à leur faim et être convenablement logés et vêtus pour que la révolution se trouve établie sur des bases de granit et puisse progresser vers un idéal toujours plus élevé et personne ne pensait à s'assurer si les denrées existaient en quantité suffisante pour tous et si elles se trouvaient où elles étaient le plus nécesaires. La vue des magasins des villes regorgeant de marchandises trompait et suggestionnait les foules affamées et mal vêtues et, conscients ou non de l'erreur, les agitateurs trouvaient là un efficace argument de propagande. Mais aujourd'hui, si l'on sait que la production faite par tous à l'avantage de tous peut, avec l'aide qu'elle reçoit du machinisme et de la chimie, indéfiniment augmenter, on sait aussi que la règle des capitalistes est de ne faire produire qu'autant qu'ils peuvent vendre avec profit et d'arrêter la production quand avec son développement cesse le profit. Si par erreur ou par concurrence entre capitalistes, on passe cette limite, vient la crise qui ramène le marché à l'état de relative pénurie profitable aux industriels et aux commerçants. On comprend donc combien il est dangereux de laisser croire que les denrées surabondent et qu'il n'y a pas urgence à se mettre au travail.

Le temps est aussi passé où l'on pouvait dire que notre tâche était de démolir. Quant à reconstruire, c'était l'affaire de nos fils et neveux. C'était là une affirmation commode qui pouvait passer quand il n'y avait aucune probabilité de révolution imminente et quand on cherchait seulement à exciter aversion et haine contre tout le présent pour rendre plus vive la volonté de changement. Mais maintenant que la situation européenne est pleine de possibilités de révolutions et qu'à tout moment nous pourrions nous trouver dans le cas de passer de la théorie à la pratique, de la propagande à l'action, il faut bien se souvenir que la vie sociale et la vie individuelle n'admettent d'interruption et que nous devons manger et vivre nous et nos fils tous les jours, sans pouvoir attendre.

Je pense donc aussi qu'à côté du problème d'assurer la victoire contre les forces matérielles de l'adversaire, nous avons encore le problème de faire vivre la révolution après la victoire. Je pense aussi qu'une révolution qui produirait le chaos ne serait pas viable. Mais n'exagérons pas; ne croyons pas que nous devions et que nous puissions dès maintenant trouver la solution idéale de tous les problèmes. A trop prévoir, à trop déterminer, nous ferions des rêves irréalisables au lieu de préparer l'anarchie, ou bien nous tomberions dans l'autoritarisme et, consciemment ou non, nous nous proposerions d'agir comme un gouvernement qui, au nom de la liberté et de la volonté populaire, soumet le peuple à sa propre domination.

Il m'arrive en effet de lire les plus étranges choses, étranges sous la plume d'un anarchiste.

Un camarade dit par exemple que: « Les foules auraient raison de se tourner contre nous si après les avoir induites aux douloureux sacrifices d'une révolution, nous leur disions: faites ce que votre volonté vous suggère, regroupez-vous, produisez, vivez comme bon vous semble. »

Mais comment! N'avons-nous pas toujours dit aux foules qu'elles n'attendent leur bonheur ni de nous, ni d'autres, mais qu'elles se le conquièrent et qu'elles n'auront le bien que celui qu'elles sauront prendre et ne conserveront que celui qu'elles sauront défendre? Il est naturel et juste que nous, initiateurs et propulseurs de la masse dont nous faisons nous-mêmes partie, nous nous fasions un devoir et de pousser le mouvement dans la direction qui nous semble la meilleure et d'être préparés le mieux possible aux choses à faire, mais la décision dépend de la libre volonté des intéressés, c'est là un principe qui reste toujours fondamental.

Je lis aussi: « Nous créerons un régime qui, s'il n'est pas en tous points libertaire, aura notre empreinte et qui surtout conduira à la progressive réalisation de nos postulats. »

Qu'est-ce à dire? Un petit gouvernement bénin qui aura soin de se suicider au plus vite pour faire place à l'anarchie!

Mais ne pensons-nous pas tous que n'importe quel gouvernement tend non à se suicider mais à se perpétuer et à devenir de plus en plus despotique? et ne sommes-nous pas tous d'accord pour reconnaître que la mission des anarchistes est de combattre même s'ils ont à le subir, tout régime qui n'est pas fondé sur la liberté pleine et entière? Et n'avons-nous pas reconnu aussi qu'au pouvoir les anarchistes ne pourraient pas faire autrement que les autres?

Un autre camarade, un de ceux qui s'occupent le plus de la nécessité d'avoir un plan et qui en substance n'a d'espoir que dans les syndicats ouvriers, dit:

« Au triomphe de la révolution, que l'on confie à la classe ouvrière — précédemment éduquée par nous à cette grande fonction sociale — la gestion de tous les moyens de production, de transport, d'échange, etc.»

« Précédemment éduquée par nous à cette grande fonction sociale »! mais dans combien de siècles la révolution invoquée par ce camarade? et même les siècles y suffiront-ils? On n'éduque pas la masse si elle ne se trouve pas dans la possibilité et dans la nécessité d'agir par elle-même, c'est un fait, et l'organisation révolutionnaire de travailleurs pour utile qu'elle soit ne peut pas s'étendre et durer indéfiniment; parvenue à un certain développement, si elle n'aboutit pas à l'action révolutionnaire, ou le gouvernement l'étrangle, ou elle-même se corrompt et se dissout, et tout est à recommencer.

Comme il est vrai que les hommes pratiques sont souvent les utopistes les plus ingénus!

Mais toute cette discussion ne pourrait-elle pas paraître quelque peu académique si dans le cas concret il s'agissait d'un pays où la libre organisation des travailleurs est détruite et interdite; la liberté de presse, de réunion, d'association supprimée; les propagandistes anarchistes, socialistes, communistes, républicains, réfugiés à l'étranger, relégués dans les îles, emprisonnés ou mis par d'autres moyens en condition de ne pouvoir ni parler, ni bouger, ni presque respirer?

Peut-on raisonnablement espérer qu'en un pays réduit en tel état, le prochain bouleversement sera la Révolution sociale dans tout le sens ample et profond que nous donnons à ces mots? Ne semble-t-il pas qu'aujourd'hui ce qui est urgent et possible c'est plutôt de reconquérir les conditions nécessaires à la propagande et à l'organisation?

—o—

Il me semble que si l'on aperçoit tant de dificultés, si l'on tombe dans tant d'incertitudes et de contradictions, c'est que l'on veut ou réaliser l'anarchie sans anarchistes ou croire que la propagande peut suffire à convertir à l'anarchisme la majeure partie d'une population avant que l'ambiance où se déroule sa vie soit radicalement changée.

On entend répéter que « la révolution sera anarchique ou ne sera pas ». Encore une de ces phrases à effet qui regardées de près ou ne signifient rien ou expriment une sottise. Si l'on prétend dire que la révolution que nous voulons, nous anarchistes, doit être anarchique, on fait une vraie tantologie, c'est-à-dire un cercle de paroles qui n'explique rien, c'est comme si l'on disait: le papier blanc doit être blanc. Si l'on prétend dire qu'il ne peut pas y avoir d'autre révolution qu'anarchique, c'est alors une sottise parce qu'il y a eu, et certainement il y aura encore dans la vie des sociétés humaines, des mouvements qui changeront complètement les conditions existantes donnent une nouvelle direction à la suite de l'histoire et qui par conséquent méritent le nom de révolution. Et je ne saurais admettre que toutes les révolutions passées aient été inutiles ni que les révolutions futures qui ne seront pas encore anarchistes seront inutiles. J'incline même à croire que le tromphe complet de l'anarchie résultera plutôt d'une évolution que d'une révolution violente, qu'il viendra graduellement après qu'une révolution précédente, ou plusieurs, auront détruit les plus gros obstacles militaires et économiques qui s'opposent au développement moral des peuples, à l'augmentation de la production au niveau des besoins et des désirs et à la mise en harmonie des intérêts opposés.

Quoi qu'il en soit, si nous tenons compte de nos maigres forces et des dispositions dominantes dans les masses et si nous voulons ne pas prendre nos désirs pour réalités, nous devons nous attendre à ce que la prochaine, et peut-être imminente, révolution ne soit pas anarchique et le plus urgent serait de penser à ce que nous pourrons et devrons faire dans une révolution où nous ne serons qu'une minorité relativement petite et mal armée.

—o—

Quelques camarades peut-être encore suggestionnés par les vanteries des socialistes et par les illusions que fit naître la révolution russe, croient la tâche des autoritaires plus facile que la nôtre, parce qu'ils ont, eux, un plan: s'emparer du pouvoir et imposer leur système par la force.

Ils se trompent. Le désir de s'emparer du pouvoir, socialistes et communistes l'ont certainement et les circonstances peuvent être telles qu'ils y réussissent. Mais les plus intelligents d'entre eux savent bien qu'une fois au pouvoir, ils pourraient bien tyranniser le peuple, le soumettre à des expériences capricieuses et dangereuses, qu'ils pourraient substituer à la bourgeoisie actuelle une nouvelle classe privilégiée, mais que le socialisme, ils ne pourraient pas le réaliser, le plan, ils ne pourraient pas l'appliquer. Comment pourrait-on détruire une société millénaire et fonder une société nouvelle et meilleure au moyen de décrets élaborés par un petit nombre d'individus et imposés par la force des baïonnettes?! Et c'est là la raison honnête (des autres moins avouables je ne veux pas m'occuper), c'est la raison honnête pour laquelle en Italie socialistes et communistes refusèrent leur concours à la révolution et l'empêchèrent quand elle était possible. Ils sentaient qu'ils ne pourraient pas dominer la situation et devraient laisser le champ libre aux anarchistes ou se faire les instruments de la réaction. D'ailleurs, dans les pays où ils sont allés au pouvoir, on sait ce qu'ils ont fait. Notre tâche, si seulement nous avions la force matérielle nécessaire pour nous débarrasser de la force matérielle qui nous opprime, serait beaucoup plus facile parce que nous ne voulons de la masse que ce dont elle est capable et désireuse, nous limi-

EN ROUTE POUR LA MAIRIE

Dessin de G.

— Evidemment, ma chérie, notre mariage est une mésalliance,... mais que veux-tu... il faut bien contenter tout le monde !

tant à faire tout ce que nous pouvons pour en développer la capacité et la volonté.

Nous devons cependant nous garder de devenir nous-mêmes moins anarchistes parce que la masse n'est pas capable d'anarchie. Si la masse voulait un gouvernement, nous ne pourrions probablement pas empêcher qu'un nouveau gouvernement se formât, mais nous n'en devrions pas moins faire tout notre possible pour démontrer que le gouvernement est inutile et dangereux et pour empêcher que ce nouveau gouvrenement s'imposât à nous aussi et à ceux qui ne le voudraient pas. Nous devrions agir pour que la vie sociale et spécialement la vie économique continuât et s'améliorât sans l'introduction du gouvernement et c'est pour cela que nous devons être le plus possible préparés aux problèmes pratiques de la production et de la distribution, sans oublier d'autre part que les plus aptes à organiser le travail sont ceux qui le font, chacun dans son propre métier.

Il nous faut chercher à être des forces actives et si possible prépondérantes dans l'acte insurrectionnel. Mais une fois abattues ,les forces répressives qui servent à tenir le peulpe en esclavage, une fois l'armée, la police, la magistrature dissoutes, et la population tout entière armée pour s'opposer au besoin à tout retour offensif des forces de réaction, une fois l'organisation de la chose publique prise en main par les hommes de bonne volonté qui pourvoiraient dans un esprit de justice aux besoins les plus urgents, utilisant avec parcimonie les richesses accumulées dans les différentes localités, nous devrions alors nous employer à ce que tout gaspillage fût évité, à ce que fussent respectées et utilisées les institutions, les coutumes, les systèmes de production, d'échange, d'assistance qui constituent, encore que dune façon insuffisante et défectueuse, des fonctions nécessaires, nous chercherions naturellement à faire disparaître toute trace de privilège, mais nous nous garderions de détruire ce qui ne pourrait encore être remplace par quelque chose qui répondît mieux au bien général. Nous aurions à pousser les ouvriers vers la prise de possession des usines et vers l'organisation en fédérations travaillant pour le compte de la collectivité et à orienter les paysans vers la prise de possession des terres et des produits usurpés par les propriétaires (bourgeois) et vers l'entente avec les ouvriers pour les échanges nécessaires.

Si nous ne pouvions pas empêcher la constitution d'un nouveau gouvernement, si nous ne pouvions pas l'abattre immédiatement, nous devrions en tout cas lui dénier notre concours: refuser le service militaire, refuser l'impôt, désobéir par principe, résister jusqu'à l'extrême limite à tout ce qu'imopserait l'autorité et refuser catégoriquement tout poste de commandement.

Si nous ne pouvions pas abattre le capitalisme ,nous devrions exiger pour nous et pour tous ceux qui le voudraient, le droit à l'usage gratuit des moyens de production nécessaires pour permettre une vie indépendante.

Nous aurions à conseiller quand nos conseils sembleraient nécessaires, à enseigner quand nous en saurions plus que les autres, à donner l'exemple de la vie régie par de libres accords, à défendre, au besoin par la force, si elle était nécessaire et possible, notre autonomie contre toute emprise du gouvernement, mais jamais à commander. Ainsi, sans établir l'anarchie, parce qu'elle ne peut s'établir contre la volonté des gens, nous l'aurions préparée.

Errico MALATESTA.

En temps de crise

—

Gouvernement, partis et syndicats

—o—

Lorsqu'un régime arrive à sa fin, le gouvernement — quel qu'il soit — cherche de tous côtés les appuis susceptibles de lui assurer encore quelque durée, de lui permettre de doubler le cap des difficultés.

Habilement, il fait sonder ses adversaires et fait rechercher parmi les chefs de l'opposition quels sont ceux qui seraient, éventuellement, disposés à changer de camp et à quelles conditions.

Cette œuvre de désagrégation réussit parfois, pour un temps, et il n'est pas rare, en période troublée, d'enregistrer des « conversions » éclatantes et inattendues. La trahison a fait son œuvre.

En réalité, ce ne sont là que petits moyens qui permettent, parfois, de reculer un peu une échéance, mais non de l'éluder.

Ainsi Mirabeau, gagné à la cause royale, ne put, en dépit de ses efforts, sauver ni la royauté, ni le roi.

De leur côté, les partis d'opposition, à la recherche d'une plateforme commune, d'un but commun et limité, concluent des accords que chacun espère bien violer et exploiter à son profit, le moment venu.

Mais comme les uns et les autres savent pertinemment que leurs forces associées sont insuffisantes pour assurer le succès de l'entreprise commune, le chœur des « opposants » fait appel à l'éternel ouvrier des révolutions: *au peuple.*

Et tout naturellement, les forces conjuguées de l'opposition font appel aux organisations ouvrières et cherchent à les attirer dans leur orbite.

Elles emploient deux tactiques, l'une, *publique*, qui consiste à promettre des réformes sociales importantes, une liberté plus grande, des droits accrus et, bien entendu, la Justice. L'autre tactique est plus *discrète* elle s'exerce vis-à-vis des chefs ouvriers les plus malléables, les plus orgueilleux, les plus ambitieux, qu'on suppose pouvoir gagner assez facilement à la cause libérale par de « solides arguments ».

En un mot, les oppositions conjuguées par des tractations occultes offrent, tout comme le gouvernement, une prime à la trahison aux chefs ouvriers, pour que ceux-ci apportent à la coalition le concours décisif de leurs organisations.

Est-ce à dire, cependant, que tous ceux qui se laissent ainsi convaincre soient nécessairement des traîtres? Non.

Il en est, parmi ceux qui se rallient, qui sont tout à fait sincères, qui croient dur comme fer que le régime nouveau apportera réellement un mieux-être sensible à la classe ouvrière qui ajoutent foi aux promesses des politiciens.

Hélas! lorsque le gouvernement est abattu et que des maîtres nouveaux se sont installés au pouvoir, les sincères ne tardent pas à s'apercevoir que les promesses sont devenues autant de mensonges, cependant que les autres, les « malins », pourvus d'honneurs et de sinécures, jouissent en paix du prix de la trahison.

Et doublement trompé, le pauvre peuple reprend son dur collier de misère, exploité comme avant par un patronat sans vergogne, pressuré par un Etat libéral au service d'un capitalisme toujours égal à lui-même, sous tous les régimes.

Tel est le résultat de son choix entre la peste et le choléra.

Ceci me rappelle une très vieille histoire de ma jeunesse:

Il y avait une fois un pauvre diable qui avait commis un larcin. Un juge le fit appeler et le condamna à recevoir quarante coups de bâton.

Il lui demanda s'il préférait que la sentence fût exécutée avec un bâton de chêne ou un bâton de frêne.

Le malheureux choisit le bâton de frêne. Hélas! les deux étaient aussi dangereux l'un que l'autre et, au premier coup, le condamné fut assommé.

Ce choix valait celui que peut faire le peuple lorsqu'il accepte de porter au pouvoir le capitalisme libéral et ses agents d'exécution: les politiciens radicaux de toute espèce à la place des royalistes et des réactionnaires.

Encore une fois, je le répète, le prolétariat, *sans lequel tous les politiciens sont impuissants*, n'a pas à faire les affaires des autres, à servir de piédestal et d'instrument aux partis et aux gouvernements. *Il doit servir ses propres intérêts, qui sont diamétralement opposés aux intérêts de ceux qui le sollicitent pour accomplir leurs desseins, mais non pour l'affranchir.*

Il doit se refuser à être l'artisan de sa propre servitude, de son propre esclavage.

Un chien qui couche dans une niche luxueuse, qui mange dans une assiette bien propre ,qui est attaché avec une chaîne rutilante, reste quand même un chien. Il est traité comme tel.

Que les travailleurs cessent donc d'accepter d'être des chiens! Qu'ils veuillent enfin être des hommes. Est-il si difficile de faire pour soi ce qu'on accepte de faire pour d'autres?

Qu'ils consacrent leurs efforts à l'avènement de l'égalité sociale et de la liberté pour tous et cessent de faire un choix entre des maîtres qui sont aussi mauvais les uns que les autres.

A l'occasion — et c'est pour eux un devoir — qu'ils profitent de la lutte engagée entre les maîtres pour s'en débarrasser définitivement.

Pas de compromis, pas d'accord avec l'ennemi de classe, quelle que soit son étiquette.

Pierre BESNARD.

Boycottons La Suisse

journal fasciste

Genève — Imprim., 23, rue des Bains.

Organisation et individualisme

—o—

La Révolution prolétarienne publie un article d'Edouard Berth, se posant la question « Le syndicalisme révolutionnaire est-il encore possible? » Nous y lisons ce passage, vrai assemblage d'inexactitudes et même de grossières erreurs:

L'Europe libérale et démocratique se voit bafouée et piétinée, avec une violence sauvage, par ces fascistes et ces bolcheviks, qui, tournant en dérision son impuissance parlementaire, prétendent introduire la société moderne, pour mettre fin à ses agitations libertaires, dans une espèce de camisole de force. L'Europe libérale expie durement ses irrémissibles péchés. sa prétendue démocratie, n'ayant amené qu'une pure dissolution sociale, se voit brutalement éliminée par ces enfants terribles *que sont les fascistes et les bolcheviks, qui lui font faire une vraie pénitence médiévale et lui redressent un maintien, devenu par trop lâche et abandonné, en lui donnant un corset de fer. Le problème était, assurément, de sortir de l'anarchie démocratique et de transcender l'Etat moderne, expression politique adéquate de la domination sociale de la bourgeoisie; il fallait se hausser sur un plan où* l'organisation *triomphât de* l'individualisme. *A ce problème, le fascisme, en Italie, et le bolchevisme en Russie, ont donné une solution brutale et purement étatiste, qui peut sans doute convenir à ces deux pays, plutôt encore* jeunes *politiquement et où l'Etat moderne avait plus besoin d'être créé que dépassé, mais qui, manifestement, ne saurait être adoptée telle quelle par les trois grands peulpes de l'Occident, l'Angleterre, l'Allemagne et la France, dont la maturité politique et sociale est infiniment plus avancée.*

En Russie, les intellectuels qui ont constitué le Parti bolchevik et trouvé en Lénine leur homme providentiel, n'auront finalement réussi, en exerçant, au nom du prolétariat, une dictature de caractère blanquiste, qu'à créer cette bourgeoisie qui manquait encore et qui développera le capitalisme, condition nécessaire, selon Marx, à la formation d'un prolétariat vraiment révolutionnaire.

En Italie, Mussolini, avec ses bandes fascistes, haussera l'Etat de ses formes encore municipales et provinciales à une centralisation toute moderne et provoquera un essor économique qui mettra ce pays au niveau des grandes puissances capitalistes. Il ne pouvait être question, ici et là, de transcender un Etat moderne, qui, je le répète, avait plus besoin d'être créé *que* dépassé: *le bolchevisme et le fascisme auront pourvu à cette création; ce sera leur contribution finale au devenir historique de la civilisation contemporaine.*

Chacun connaît notre antiparlementarisme de toujours et nullement occasionnel; c'est pourquoi personne ne nous suspectera d'une tendresse particulière pour les assemblées parlantes, qui d'ailleurs n'ont été supprimées ni par Lénine, ni par Mussolini. Ils se sont bornés à les modifier dans le sens que nulle voix discordante de celle dictatoriale ne puisse s'y faire entendre. Ajoutons que si le parlementarisme s'est montré impuissant, la dictature l'est encore plus. Sans doute cette dernière est plus rapide dans le bouleversement, mais quant à créer quelque chose d'organique, de bienfaisant, de supérieur, nous n'avons encore rien vu de semblable.

Berth, pour qui Sorel est un génie, devrait savoir que celui-ci a vu dans l'autonomie anarchique des chefs d'industrie la raison des merveilleux progrès du capitalisme. Il ne s'agit donc pas de poursuivre le triomphe de l'organisation sur l'individualisme. Nous prétendons, au contraire, qu'il faut affranchir l'individu plus qu'il ne l'a jamais été pour créer une organisation digne de ce nom et qui ne soit pas une vulgaire enrégimentation. Prétendre que l'individualisme triomphe alors qu'il y a si peu d'individualités et que nous avons par contre une militarisation à outrance, nous paraît renverser les données du problème.

Le socialisme ne peut avoir en vue que des solutions *sociales* et non *étatistes*. Il est faux, d'ailleurs, de parler d'anarchie démocratique, surtout dans le sens de désordre, comme le fait Berth. Faux parce que, malgré tout, les organisations capitalistes et d'Etat dans les démocraties se montrent de beaucoup supérieures à ce qu'elles sont en régime dictatorial fasciste ou bolcheviste.

Nous avouons n'avoir jamais bien compris la nécessité de créer coûte que coûte l'exploitation capitaliste pour aboutir au socialisme, et surtout de représenter ce dernier par une industrialisation arrivée à son degré le plus haut. Plonger le monde dans le purgatoire, sinon dans l'enfer capitaliste d'abord, pour lui ouvrir ensuite le paradis soicaliste, c'est pour d'aucuns la quintessence de ce qu'ils baptisent, nous ne savons si à tort ou à raison, de socialisme marxiste. Il est possible, par exemple, qu'en Russie une industrialisation, réalisée par de vulgaires bourgeois, aurait coûté moins cher au prolétariat que celle réalisée par une dictature soi-disant sienne.

Il est faux de prétendre que l'Italie était un pays à « formes encore municipales et provinciales », alors qu'en réalité elle se trouvait déjà centralisée à souhait et s'acheminait à grands pas, pendant et après la guerre, à devenir une grande puissance capitaliste. C'est Mussolini qui en a arrêté l'essor industriel et économique par une politique dispendieuse et en consommant la ruine du pays. Faire du fascisme le créateur en Italie de l'*Etat moderne*, alors qu'il représente l'*ancien régime*, et dit lui-même vouloir y retourner, c'est vraiment lui faire la partie belle, le reconnaître en somme comme un agent de progrès.

C'est incroyable, à force d'exégèse marxiste, les contre-vérités que certains théoriciens peuvent débiter. Il serait grand temps de voir dans le fascisme ce qu'il est en réalité: une contre-révolution préventive pour briser les progrès des travailleurs, leur ravir les quelques droits acquis par les insurrections du passé et les ramener à l'absolutisme politique. Alors que le socialisme dit: à une égalité politique de droit doit correspondre une égalité économique de fait, — le fascisme répond: à une inégalité économique de fait doit correspondre une inégalité de droit. Place donc aux hiérarchies, aux privilèges, et à bas les droits de l'homme, y compris même celui de se plaindre.

Cela est clair et précis et peut être établi sans de longs détours et de plus ou moins savantes divagations.

Redressement

—o—

La bourgeoisie est blette, disait au Grand Conseil vaudois un spirituel député réactionnaire.

Je ne partage point cette opinion. Depuis la guerre, elle opère un redressement et se constitue une âme. Ses objectifs demeurent ceux des classes dominantes de toujours, mais, ayant rejeté, comme un manteau inutile, les quelques acquis de tolérance, d'urbanité, de vague souci de justice, elle songe à consolider sa fortune. Quant aux moyens, ils sont de cette espèce à laquelle la guerre a donné absolution. Ainsi les jours futurs s'annoncent difficiles.

Si la bourgeoisie opère un redressement en vue de conserver et d'agrandir son privilège, le prolétariat manifeste une singulière méconnaissance des forces spirituelles dont il a un urgent besoin. Sous la poussée des nécessités immédiates, il a conquis, par l'organisation syndicale, en certaines des branches de l'activité humaine, des améliorations matérielles sensibles. Mais comme elles se sont réalisées sans uniformité, il s'est produit ce phénomène d'une inégalité encore plus grande que par le passé entre les couches qui ont conquis et celles demeurées en état d'absolue incertitude. Enfin, le mobile de l'intérêt, constamment invoqué, tant dans le mouvement coopératif que syndical, est déterminant d'un égoïsme corporatif dont les conséquences s'avéreront redoutables.

Nous sommes encore de la génération de ceux qui, par un bond en avant, réalisèrent un exhaussement de leur situation matérielle. Mais que seront les descendants de cette génération de salariés intégrés dans le régime bourgeois par la variété, la consistance et la sécurité de leurs salaires? Si, déjà aujourd'hui, un affaissement et un désintéressement à l'endroit de la « révolution en mouvement », par quoi il faut entendre la persistance de l'esprit de lutte et de conquête, pour tous les opprimés, se peut signaler presque partout, quelle position prendront, dans le mouvement général du socialisme contemporain, ceux qui, issus de notre génération, mesureront les étapes déjà franchies en songeant avant tout aux possibles ascensions en plein régime de conservation sociale?

Et c'est là que réside la décevante constatation. Une partie du prolétariat, une partie importante, dans certains pays, minuscule dans d'autres, conquiert et réussit, par l'épaulement de tous et la solidarité de tous. Une fois cette situation acquise, la majorité s'installe à son aise, s'incorpore à la bourgeoisie, y fait ascensionner ses enfants et fournit ainsi, aux classes dominantes, selon la théorie de Carli, l'économiste italien ,le renouvellement de matériel sans lequel elles disparaîtraient. Sans doute ce phénomène est des plus naturels, facilité qu'il est par le jeu même de la démocratie. Il n'en est pas moins extrêmement pernicieux puisqu'il enlève presque automatiquement au prolétariat les forces qu'il a lui-même émancipées.

Il est de constatation courante que les sujets récemment incorporés dans la bourgeoisie en adoptent d'abord les déficits. Conséquemment ils s'affirment, dans la défense du privilège, âpres et violents. Comme

la guerre a bouelversé les classes, les équipes auxquelles sont dévolues le maintien et l'affirmation des prérogatives sont de formation récente. Il en résulte des luttes plus vives. Telle est la raison qui explique cette mentalité de reitres de tant de nos adversaires.

A notre avis, le seul moyen de réduire à son minimum le dommage que nous signalons, c'est dans un redressement de tout le mouvement socialiste, en le remettant à l'école d'un idéalisme sincère, en réintroduisant dans les préoccupations et dans l'activité cette notion du socialisme créateur d'une nouvelle civilisation. L'homme, le prolétaire, dont l'horizon se borne à la quinzaine de vacances, au « bowindov » pour madame, à une ascension personnelle qui le placera dans la périphérie et auprès des zones de contact entre le peuple et les classes dirigeantes, ce prolétaire est une chose morte, malgré son carnet de cotisations à jour.

Certes, il n'est pas facile de réintroduire dans le corps social du peuple un esprit d'idéalisme. Le marxisme étriqué, servi à doses exagérées, si manifestement adapté à l'idéalogie bourgeoise, a commis un véritable crime. La négation de la valeur individuelle, la phraséologie sur « le mouvement irrésistible et fatal », l'appel constant au mobile d'intérêt, tout cela a déterminé une mentalité inquiétante.

Oscillerons-nous toujours entre deux pôles sans jamais trouver l'équilibre? Aux vagues soupirs humanitaires de 1848, le socialisme sicentifique a opposé, avec fruit et avec raison, une doctrine fondée sur l'expérimentation et les lois du développement économique de la société. Mais, ces vérités à peu près assimliées, le socialisme actuel s'est jeté imprudemment dans le filet d'un dogmatisme desséchant, faisant fi ou à peu près des forces multiples consécutives à la Vie.

Le redressement est l'affaire de l'élite ouvrière. Dans tous les pays, heureusement, des minorités importantes restent fidèles à l'idéal et à l'idée. Nombreux sont ceux qui, n'ayant rien à attendre personnellement du socialisme, lui consacrent leurs forces et leur vie. Ceux-là, si modestes que soient leur apport, demeurent les véritables garants des possibilités rêvées.

La bourgeoisie entend meubler, dans sa maison, une chambre pour le prolétariat. Une chambre chez autrui, c'est mieux que rien. Mais celui-là seul a compris le but du socialisme qui veut que la maison soit à tous dans la souveraineté du Travail.

Hors de cette pensée directrice, il n'y a que le plat de lantilles contre lequel Esaü céda son droit d'aînesse.

(*Le Travail*, 16 juin 1930.) P. GOLAY.

—o—

N. d. R. Voilà un redressement que nous avons cherché depuis trente ans, à la suite de nos aînés. Non seulement il ne nous a pas été donné de le réaliser, mais à sa place un véritable *repliement* s'est produit, qui a d'ailleurs été salué comme une victoire sur nous — ce qui était vrai — et un triomphe du socialisme réalisateur et scientifique — ce qui était faux.

Aujourd'hui, plus d'un parmi les vainqueurs paraît regretter de l'avoir été, du moins d'une façon si complète. Et nous voyons faire appel à ces mêmes facteurs et à ces mêmes minorités que nous n'avons jamais cessé d'invoquer, comme ayant un rôle fort important à jouer. Malheureusement, les syndicats *centralisés* à outrance et le Parti socialiste plus que jamais *légalisé* paraissent devoir persévérer dans les anciennes erreurs, à moins qu'il ne se produise dans la masse elle-même une poussée bienfaisante. A nos camarades d'y travailler sans se laisser rebuter par les difficultés. A force de vouloir être pratique et de se dire qu'un tiens vaut mieux que deux tu l'auras, les grands stratèges du réformisme n'ont abouti qu'à briser toute volonté et tout élan des foules.

Ne nous isolons pas

—o—

Il est faux que l'homme fort soit l'homme seul. Cela se vérifie chaque jour et davantage encore au moment des grands conflits sociaux.

Ce qui est vrai pour les individus, l'est souvent pour les collectivités. Ainsi, nous estimons qu'une cause de faiblesse de notre mouvement, c'est notre isolement des autres fractions d'avant-garde. Cet isolement, désiré par nos adversaires et voulu par nous, favorise pleinement nos ennemis. Perdant ainsi le contact avec le peuple, nous en arrivons à ne plus parler son langage, à ne plus connaître ses aspirations du moment. En retour, il ne nous comprend plus et nous nous aliénons sa sympathie.

Considérant que notre isolement, le plus souvent volontaire, est fortement préjudiciable à la diffusion de nos idées, nous préconisons de pénétrer dans tous les groupements d'idées avancées, pour y faire connaître nos conceptions et nos points de vue au sujet des diverses activités sociales.

Certes, avec nos propositions, nous ne prétendons pas faire œuvre de philosophie pure, comme disent vouloir la faire d'aucuns parmi nous. Nous aspirons simplement à donner aux principes de nos théoriciens un rayonnement plus intense. Car aujourd'hui ces principes ont porté leurs fruits. Les affirmations philosophiques se sont admirablement complétées d'un véritable mouvement social, qui fait que l'idée anarchiste est maintenant solidement implantée et impérissable. Ce mouvement est encore faible, mais il se développe, il grandit. Actuellement il subit en quelque sorte une crise de croissance. Les principes restent intangibles, il n'est question que de leur adaptation à des possibilités accrues.

Deux problèmes intérieurs sont à résoudre: l'organisation effective des anarchistes et notre pénétration systématique dans les manifestations de la vie populaire.

Nous avons déjà donné notre avis favorable sur le premier problème, à savoir: la nécessité et la possibilité immédiate de l'organisation des anarchistes sur les bases du fédéralisme libertaire.

Voyons maintenant le second problème. Lorsque nous nous affirmons anarchistes, cela ne veut pas dire que nous le soyions déjà effectivement, mais que nous aspirons à le devenir. Cest ainsi que vivant dans une société autoritaire, nous sommes contraints à nous faire journellement exploiter par un patronat dont nous désirons la suppression; d'user d'un système monétaire, alors que nous préconisons la disparition du salariat et de son corollaire, l'emploi de l'argent. Nous pourrions varier ces exemples de nombreuses fois. De ceci il appert que celui qui voudrait vivre dès maintenant en anarchiste, s'acheminerait en fait au suicide à brève échéance.

N'y a-t-il pas similitude de nécessité de vie pour nos individualités et nos doctrines anarchistes? Nous disons alors, puisque nous faisons des concessions fondamentales à l'organisation sociale actuelle, à l'Etat, au patron, au financier, au propriétarie, ne serait-il pas possible de faire également quelques concessions de forme pour la diffusion de nos idées parmi la foule? Nous répondons par l'affirmative. Anarchistes en puissance dans la société bourgeoise, nous resterons également des anarchistes en puissance dans les groupements d'avant-garde où porterait notre activité. Une société ne se compose pas uniquement d'altruistes, de savants ou de propagandistes, tant s'en faut. Il en sera sensiblement de même dans les premiers stades d'une société libertaire. L'immense majorité des individus sont guidés, en définitive, surtout par leurs intérêts de vie et de jouissances immédiats. Nous devons compter avec cette mentalité dans nos éléments de propagande et d'influence.

D'aucuns, se drapant dans une farouche intransigeance, nous disent: « Pas de compromisions avec quiconque. Marchons seuls, avec superbe et crânerie. » Théoriquement et pratiquement nous voyons là une conception erronée. Notre mouvement n'est pas un parti auquel il suffit d'un coup d'Etat, plus ou moins bien réussi, lui permettant de prendre le pouvoir et s'assurer ainsi la direction de toute l'organisation sociale à son profit exclusif de caste, classe, voire même coterie.

Nos idées se placent audessus des classes, elles sont humaines. Pour leur réalisation, quoi qu'elles s'appuient fortement sur les classes opprimées des travailleurs, elles ont besoin de l'assentiment, tout au moins de la sympathie et de la compréhension du grand peuple. D'où nécessité pour nos doctrines d'une pénétration et d'une infiltration dans tous les milieux et les domaines de l'activité sociale. Pratiquement, le superbe isolement a donné ses preuves: c'est l'éloignement de la masse laborieuse, se traduisant par l'étiolement de notre mouvement.

Le milieu détermine les individus, a-t-il été affirmé avec justesse. Nous pensons aussi que les individus qui se sont laissé corrompre y étaient prédisposés, il leur manquait seulement l'occasion. Certes, avec moins d'isolement, notre mouvement perdrait, superficiellement, son austérité, voire même son aspect actuel de renfermé. Il ne saurait craindre une telle transformation, qui, loin de lui nuire, rendrait nos idées plus attrayantes, parce que moins rébarbatives aux nouveaux arrivants. Dans nos milieux, nous rencontrons trop de visages absorbés par l'étude, aux barres de rides creusées par la souffrance morale, qu'endure celui qui ne peut s'adapter complètement à un régime de turpitudes sociales. Mais le rire, la joie, l'amabilité font partie de la vie et l'anarchisme veut précisément l'épanouissement de la vie.

Nous préconisons donc de pénétrer dans tous les groupements tendant à la transformation sociale, tels que syndicats, coopératives de production et de consommation, ligues de défense et d'entr'aide, de délassement, etc., non seulement pour faire œuvre de contempteurs, d'éternels et lassants critiqueurs, mais, au contraire, pour donner l'exemple de la conscience et de l'initiative libertaires en prenant des responsabilités. Nous prétendons souvent que nos conceptions sont supérieures à d'autres, précisément parce qu'elles favorisent le développement de l'esprit d'initiative, de responsabilité individuelle. Nous sommes tenus de le prouver. Certes, cette action de tous les jours a parfois un caractère fastidieux, est souvent épuisante, mais nous pensons que ceux qui se révèlent incapables dans les petites choses le seront également dans les grandes.

En travaillant au jour le jour pour leur idéal, les anarchistes se feront connaître et aimer. La sympathie ainsi gagnée sera plus forte que les calomnies déversées contre eux. En outre, acquerrant le sens des réalités, ils connaîtront mieux les hommes et les choses, et bien des désillusions seront épargnées, bien des forces pourront être utilisées au plus grand profit de la Révolution.

L. T.

A RELIRE

—o—

Nous relevons dans Notre Samedi soir *une petite feuille de Mme T. Combe, un très intéressant article, où elle rend une fois de plus hommage à la mémoire de James Guillaume, qui est peut-être la figure la plus marquante du socialisme suisse, bien que presque oublié, sauf par un petit groupe d'amis. Voici l'article.*

L'école à la vieille mode

C'est avec attendrissement que je me souviens des quatre années que je passai, de douze à seize ans, dans ces grandes mansardes de l'école industrielle du Locle.

Il y a soixante-deux ans que je grimpais à ce faite du bâtiment scolaire qui me semblait être en même temps le faite de la science et de l'honneur.

Chacun sait, en remontant le cours de ses souvenirs, qu'à douze ans on n'a pas encore — ou peu — conscience de sa propre personnalité; on se fond dans le groupe qui tournoie, qui ondule, qui se développe autour de notre petite cellule insignifiante.

La fillette de douze ans ignore à peu près tout d'elle-même, de son caractère et de ses possibilités. Elle ne se reconnaîtrait pas si quelqu'un lui montrait son portrait moral et mental sans lui dire: C'est toi.

Etourdie, bavarde, moquuese, sensible, généreuse, maladroite, agressive, mais timide au fond. intelligente, avide d'apprendre, déçue, découragée, puis de nouveau enthousiaste, telle est cette écolière que les professeurs et la surveillante trouvent généralement insuportable, mais dont on espère un peu qu'elle se réhabilitera aux examens.

Par moments, elle s'exaspère vaguement contre ce qu'elle sent bien être les défectuosités, les lacunes des vieilles méthodes routinières, desséchées.

Sans doute, la grammaire et l'ortographe sont parfaitement enseignées dans les classes de première et de seconde année. Mais jamais une étymologie, jamais l'histoire d'un mot. Quand on sait écrire correctement: « un manteau doublé de menu-vair », on aimerait à savoir ce qu'est menu-vair et pourquoi il est menu.

Aucun dictionnaire suffisant n'est à la portée de cette écolière que les curiosités de la langue intéressent par-dessus tout. Ce n'est qu'à vingt ans qu'elle pourra acquérir de ses économies sur son pauvre petit salaire ,le grand dictionnaire Littré, cet entassement de trésors où l'on fouillerait pendant toute sa vie.

Et de cette botanique, qui semblait n'être qu'étiquettes incompréhensibles, sans vues d'ensemble, sans amour de la plante; de cette physique et de cette chimie dont les « expériences » rataient toujours, que restait-il dans l'esprit avide de l'écolière? Juste quelques notoins verbales, le petit parlage, le « par cœur » nécessaire pour suffire aux rubriques d'examen.

L'écolière dont je parle vécut des mois dans lespoir de comprendre enfin, en cosmographie, ce que c'est que la *précession des équinoxes*. Plusieurs fois, elle s'enhardit à questionner le professeur. On la renvoya à son cahier, où la précession des équinoxes s'étalait dans un texte incompréhensible. Elle essaya d'insister; aussitôt elle fut notée comme l'élève impertinente qui pose des colles à son professeur!

En géographie, une méthode célèbre et réputée marquait des points au tableau noir, tirait des lignes, des angles, et là-dessus dessinait un contour: l'Espagne, la Bohême. Ensuite on plaçait dans ce cadre les fleuves et les montagnes; on copiait cette carte dans un gros cahier, minutieusement, avec la fine plume pour l'encre de Chine; et les chaînes de montagnes ressemblaient à de longues chenilles hérissées de poils innombrables parmi lesquels une sommité faisait comme une pustule blanche également poilue. Pas un mot, pas une notion sur l'histoire de la terre, sur la naissance de ces montagnes, de ces volcans, sur l'apparition de l'homme au milieu des paysages préhistoriques. Rien sur la physionomie des contrées, sur l'aspect des habitants.

Tout à coup, dans cette nébuleuse où l'écolière tâtonnait, un astre éclata, éblouissant et en même temps aimable; ce fut l'enseignement de James Guillaume. Enfin, enfin, on écoutait des leçons savoureuses, spirituelles; enfin un geste nous ouvrait le rideau des horizons. C'étaient seulement, si l'on veut, des heures de composition française, de rhétorique et de logique. Mais on peut tout enseigner sous prétexte de rhétorique. La langue devenait une personnalité vivante, une histoire, une civilisation. La logique nous formait subitement à bien raisonner, le syllogisme nous enthousiasmait. Nous adorions le professeur, cela va sans dire.

Ah! ce fut une belle année, cette année de seconde! C'était trop beau pour durer. Les Pères de la Commission d'éducation chassèrent le professeur jugé subversif. L'écolière retomba dans la brume et dans le vide.

Il m'arrive de rêver que je suis écolière dans une de ces écoles modernes dont je fis les programmes et les comptes rendus. Je pleure, oui, vraiment je pleure d'être venue au monde trop tôt. Je m'afflige de tout ce que je n'ai pas appris; je me remémore la peine, la recherche, l'effort pour combler un peu ,et si mal, les lacunes de mon instruction. Et puis, réagissant contre mes regrets, je me demande si les écoliers d'aujourd'hui, heureux, privilégiés, mordent dans le bon pain complet qu'on leur offre sur de beaux plateaux, avec le même appétit désespéré qui nous jetait sur une bribe par hasard nourricière, que nous assimilions si parfaitement qu'au bout de soixante ans elle se retrouve dans notre organisme intellectuel.

La réaction

—o—

La *Tribune de Genève* a publié dernièrement un article où après avoir parlé du mouvement communiste à Bâle, et notamment des incidents qu'une manifestation faite à la Pentecôte y avait provoqués, il est dit ceci:

Naturellement, ces événements devaient avoir leur répercussion au Grand Conseil où un député communiste voulut avoir l'explication de l'attitude de la police, qui n'a pas le droit d'interrompre une assemblée publique (dit-il), et où le député Wellauer, un colonel, demanda au gouvernement la dissolution des associations révolutionnaires.

Le Conseil d'Etat répondit au premier que la police avait agi dans la stricte limite de son devoir; au second, que la Constitution ne lui permettait pas, ou plutôt ne précisait pas qu'il lui fût permis de dissoudre pareilles associations. Le colonel proposa alors au Grand Conseil d'élaborer une loi qui défendrait l'Etat contre les menées bolchevistes, mais l'assemblée refusa la discussion par 76 voix radicales, catholiques, socialistes et communistes, contre 31 voix libérales et du « parti des bourgeois » (Burgerpartei).

Le lendemain soir, plus de six cents citoyens se réunissaient dans la grande salle du Safran (où ils auraient été bien davantage s'il y avait eu de la place disponible) pour voir quelles mesures il y avait lieu de prendre puisque le gouvernement se déclare incapable de sauvegarder l'Etat contre les menées révolutionnaires. Après une séance de plus de deux heures, l'assemblée votait à l'unanimité une résolution pour demander aux autorités cantonales de mettre un terme à cette situation intenable, et de compléter dans ce but et au plus tôt les lois actuelles. Au Conseil fédéral, on demande « d'enrayer les agissements criminels et antinationaux des communistes en Suisse, à la solde d'une puissance étrangère, en décrétant la dissolution du parti communiste, ainsi que toutes ses organisations (garde ouvrière, jeunesse communiste, etc.) et cela sur tout le territoire de la Confédération ». Les citoyens demandent en outre que les communistes ne puissent plus être fonctionnaires.

Cette proposition va être présentée à la prochaine séance du Grand Conseil, mais comme elle dit en somme tout ce que contenait la proposition Wellauer, on peut en conclure qu'elle sera repoussée, à moins que la peur de l'électeur n'agisse sur un nombre suffisant de députés bourgeois? Mais, refusée, elle serait soumise au peuple qui pourrait bien la rejeter à son tour, si l'infime majorité bourgeoise ne fait pas son devoir. Quoi qu'il en soit, on voit que la partie va se jouer serrée ces prochains mois et que son résultat sera gros de conséquences, dans un sens ou dans l'autre.

Constatons avant tout que si les manifestations convoquées par les communistes ont soulevé grand bruit, ce fut surtout à la suite des mesures des autorités elles-mêmes.

Si elles n'avaient donné lieu qu'aux mesures ordinaires de police, rien d'anormal ne se serait produit. Un mouvement révolutionnaire ne se décrète certes pas des mois à l'avance, dans une localité donnée et à heure fixe. La crainte manifestée par Messieurs les bourgeois nous paraît en grande partie feine, mais elle est un excellent prétexte à réclamer la suppression des droits constitutionnels pour s'acheminer vers le fascisme.

Nous entendons prendre ici la défense de la liberté, et rien de plus. L'arsenal légal bourgeois est déjà abondamment fonrni pour la répression. Si l'on réclame de nouvelles lois, c'est qu'évidemment toutes les anciennes n'ont pas été violées et il était impossible d'en faire application.

Les bourgeois bâlois veulent à n'en pas douter ressusciter, en l'amplifiant de beaucoup, la fameuse loi Haeberlin que le peuple suisse a rejetée à une forte majorité. Bien entendu, ils songent à étendre à toute la Suisse leurs mesures de répression. Il importe de ne pas les laisser faire. La partie serrée, dont parle le correspondant de la *Tribune*, n'est autre chose que la tentative de supprimer le droit légal pour le remplacer par le bon plaisir fasciste des autorités de police. A remarquer que cela se pratique déjà, sans le moindre souci de légalité, dans les cantons romands surtout, où nous voyons nos conférences et manifestations souvent interdites. Celles permises, la police les laisse librement *chahuter* par les cléricaux et les fascistes, alors que semblable tentative de notre part serait immédiatement réprimée avec arrestations et passages à tabac.

Des manifestations ne visant qu'à établir une hégémonie de parti ne sauraient avoir nos sympathies; mais nous réclamons toujours et quand même la liberté. La législation spéciale qui existe déjà contre nous, anarchistes, nous mènerait par son extention tout droit au fascisme. A chacun de se le dire et de faire échouer pareille tentative.

En Bulgarie

Il y a à peu près un mois que la presse bourgeoise de tous les pays a annoncé la formation du nouveau cabinet bulgare. Cette nouvelle n'avait pas une très grande importance pour nous ,anarchistes bulgares à l'étranger, parce que nous étions certains que les luttes entre fractions du parti gouvernemental (le groupe dit des 60 avec Liaptcheff et Bouroff à la tête contre le groupe du prof. Zankoff) n'aboutiraient qu'à une rentrée du bourreau Zankoff et Cie dans le cabinet de M. Liaptcheff. Etant donné d'autre part le fait qu'en ce moment la Bulgarie traverse une crise économique formidable et dangereuse, les gouvernants bulgares ont jugé nécessaire d'appeler au pouvoir le bourreau bien connu Zankoff. Et voilà le nouveau cabinet de M. Liaptcheff reconstitué avec quatre professeurs, ou plutôt quatre usurpateurs de la science.

A peine ce nouveau cabinet entré en fonctions, ces fameux hommes de science ont trouver les moyens de parer au chômage et de sauver le peuple bulgare de la crise qui l'étouffe en reprenant la répression contre les adversaires du gouvernement en général et contre les anarchistes en particulier.

Cette répression gouvernementale, dirigée d'abord contre les comités de défense des chômeurs formés dans certaines villes de l Bulgarie du sud, s'en prit ensuite aux étudiantes et étudiants de l'Université de Sofia, coupables de s'organiser et de tenir tête aux organisations fascistes. C'est ainsi qu'il y eut bientôt des prisonniers politiques dans toutes les géôles bulgares.

La répression la plus féroce eut lieu au mois d'avril et au commencement de mai. Parmi les nombreux cas de cette répression, signalons l'arrestation de notre camarade Velko Stoyanoff, à Sofia, et l'assaut d'une bande fasciste contre notre camarade Pierre Mineff, à Kustendil. Le premier, après avoir été passé à tabac dans un commissariat de police à Sofia, fut interné d'abord à Sosopol, une ville située sur la côte de la Mer Noire, et ensuite à l'île Saint-Jean, pour le seul crime d'avoir écrit dans la presse des articles sur la situation misérable des ouvriers travaillant à l'acqueduc de Killa (l'un des plus importants pour la fourniture de l'eau potable à la population de Sofia). Il y travaillait en qualité de maçon. Dans une lettre publiée dans le journal *La Voix ouvrière*, de tendance anarchiste, il insistait sur les conditions misérables de beaucoup d'ouvriers qui n'ont pas la possibilité de trouver du travail et sont ainsi condamnés par les partisans du régime fasciste bulgare à une mort lente mais sûre, si nos camarades ne leur viennent promptement en aide.

Depuis le 9 juin 1923, date de linsurrection militaire et fasciste en Italie, trois de nos camarades ont été assassinés à Kustendil, devant leur maison: Assen Simbaeff, le 17 janvier 1924; Dimitre Secoulitchky, le 4 février 1925. Kotze Ephtimoff, le 26 novembre 1927. Heureusement la tentative d'assassinat du 19 avril 1930 contre Pierre Mineff a échoué.

La terreur gouvernementale et celle des soi-disant « éléments irresponsables », n'a pas empêché cette année les ouvriers, les etudiants et les écoliers anarchistes de manifester le Premier Mai pour la première fois après sept ans de dictature fasciste. Pour bien organiser cette manifestation, un comité d'action fut formé à Sofia, qui se mit tout de suite en relation avec les comités locaux formés dans presque tout le pays. Plus de 15,000 tracts furent distribués et malgré les mesures prises contre les distributeurs et contre notre journal *La Voix ouvrière*, dont le numéro spécial pour le Premier Mai ainsi que les Nos 17, 19 et 20 furent confisqués, toute la Bulgarie connut un jour de combat. Dans certains villages et villes, nos camarades ont même réussi à faire une belle manifestation, comme dans les villages de Jablyano, près de Rodomire, et de Kilifarevo, près de Tirnovo.

En cette journée internationale, nos emprisonnés de la prison centrale de Sofia, de la prison départementale de Sliven et de toutes les prisons bulgares ont manifesté avec les autres détenus politiques leur solidarité aux ouvriers de tous les pays par la grève de la faim et en chantant des hymnes révolutionnaires pendant toute la journée. Pour ce geste héroïque et pour avoir réclamé l'amnistie générale pour tous les emprisonnés et émigrés politiques, au lieu de quelques grâces (individuelles), tous les emprisonnés politiques ont été condamnés au cachot pour un mois.

Ajoutons encore la grève de 2000 ouvriers de l'acqueduc de Rilla pour l'amélioration de leur situation, grève terminée par la victoire des travailleurs et qui a montré la véracité des articles sur leur situation matérielle misérable de notre camarade Velko Stoyanoff. Enfin nous avons la formation de la fédération des étudiants fédéralistes et celle de l'Union des ouvriers et des paysans, qui montrent aux anarchistes et anarcho-syndicalistes de tous les pays et surtout aux anarchistes bulgares à l'étranger que là-bas dans les Balkans leurs frères bulgares reprennent la lutte contre le capital, l'Etat et le fascisme et que bientôt, peut-être, ils auront besoin de leur secours moral et matériel.

Bureau d'Information des Comités de Secours aux anarchistes bulgares.

L'Eucharistie

Sous ce titre *Redencion*, d'Alcoy publiait, dans son numéro du 24 mai dernier le même entrefilet qui a paru dans notre dernier numéro.

Le clergé espagnol, incapable de montrer que L. Barbedette avait tort, trouva spirituel de multiplier les anathèmes à l'adresse de *Redencion*. Le jeudi 5 juin eurent lieu, dans toutes les églises de la province d'Alcante, des prières réparatrices. Ces exhibitions bouffonnes seraient sans importance si elles n'avaient pour but de chercher à étouffer la presse indépendante et à déclancher une action des tribunaux. Ce n'était pas la peine de proclamer la fin de la dictature, en Espagne, s'il est interdit, aujourd'hui comme hier, de dire les plus élémentaires vérités touchant la religion. Preuve nouvelle de la faillite d'un christianisme aux abois qui, dès qu'il le peut, entend s'imposer par la force et non par la persuasion.

Bien entendu, la suite de l'article de L. Barbedette que nous donnons ci-après n'a pu paraître en Espagne, la censure, sous la pression du clergé, ne l'ayant pas permis.

Réunis dans des agapes ou repas d'amour, les premiers chrétiens commémoraient l'ultime pâque du Christ par le partage du pain et du vin entre les assistants. Les repas en commun disparus, la cène eucharistique (eucharistia, remerciement) prit un caractère magique qui s'accentua avec le temps; pain et vin cessèrent finalement d'être des symboles pour devenir le corps et le sang de Jésus. Compliqué d'apports successifs, la cène primitive aboutit aux simagrées bouffonnes de la messe actuelle. Déjà suposé par certains Pères de lEglise, formulé nettement par un moine de Corbie, en 844, le dogme de la présence réelle fut expressément approuvé par le concile de Latran en 1279, puis par celui de Trente au XVIe siècle. Le diacre Béranger, de Tours, qui avait voulu s'élever contre une conception si répugnante, fut contraint en 1059 de reconnaître, sous peine d'effroyables tortures, « que le pain et le vin placés sur l'autel sont, parès la consécration, non pas seulement un symbole, mais le véritable corps et le véritable sang de Notre Seigneur Jésus-Christ et que ce corps est, d'une manière sensible, non seulement en symbole, mais en vérité, touché par les mains des prêtres, rompu et broyé par les dents des fidèles ». Ainsi, lorsqu'il communie, le catholique convaincu s'imagine mordre à beles dents dans la viande saignante et crue de son dieu et c'est Jésus tout entier qu'il mâche et qu'il avale sans que soient écartés ni les os ni les cheveux. Un vrai festin de cannibales, déclarait Saint Cyrille; un acte horrible, affirmait pareillement Saint Jean Chrysostome; et Saint Augustin s'étonne que les fidèles l'accomplissent sans répugnance, « bien que dévorer cette chair paraisse plus affreux que de tuer un homme ». Avec les Pères de l'Eglise, nous sommes loin, on le voit, des fioritures que les prêtaillons modernes se plaisent à débiter concernant l'eucharistie.

L. BARBEDETTE.

Notes en marge

Congrès de la Libre-Pensée.

Nous ne voudrions pas semer la division au sein d'une association qui a plus que jamais un rôle important à jouer. Mais nous tenons à bien préciser que pour nous la liberté de pensée ne doit pas s'appliquer exclusivement aux questions religieuses, mais aussi à toute question politique, économique ou sociale. Pas plus que nous ne reconnaissons des dogmes religieux, nous n'en admettons des gouvernementaux.

Nous savons fort bien distinguer entre les fausses accusations bourgeoises et les faits rapportés soit par la prese bolcheviste elle-même, soit par des correspondants nullement contre-révolutionnaires, même s'ils ne sont guère bolchevistes. Nous n'avons au surplus jamais fait de confusion entre la fausse *Pravda* et celle authentique.

Pour ce qui est de la question religieuse en Russie, nier qu'il y ait eu tracasserie ou persécution, c'est donner un démenti à Staline lui-même, qui a blâmé *la fermeture par orde administratif des églises sans l'assentiment de la majorité des habitants du village, mesure qui ne peut que renforcer les préjugés religieux*. Cette circulaire a été aussi citée dans un article d'Edmond Privat, paru dans le *Travail*. Une lettre de Russie, parue dans le *Bulletin communiste* de Boris Souvarine, parlait aussi de *persécution religieuse la plus caractérisée*, sans que son auteur s'en montre d'ailleurs ému outre mesure. Il y a des faits autrement graves et pouvant avoir des terribles conséquences pour s'émouvoir encore des fermetures d'églises.

Il est prouvé d'ailleurs que la dictature bolcheviste joue double jeu: d'une part, elle s'est assuré l'appui d'une partie du haut clergé orthodoxe, d'autre part, elle favorise une campagne antireligieuse.

Les choses étant ainsi, nous pouvons fort bien dénoncer l'hypocrisie de gens qui protestent au nom de la liberté de conscience sous la direction de l'Eglise de Rome qui l'a nettement condamnée en tous temps, mais il nous est impossible de nous solidariser avec une action allant à fin contraire, comme le dit Staline lui-même.

Nous avons cru utile de donner ces explications de notre attitude. Qu'il nous soit permis, pour finir, de faire cette remarque que ceux qui font preuve d'une extraordinaire indulgence pour tout ce que peut bien commettre la dictature bolcheviste devraient s'apercevoir qu'ils finissent par justifier ainsi du même coup tout ce que peuvent faire les autres dictatures.

Précisons.

J'apprends que le *Journal de Genève*, s'en rapportant à un compte rendu sympathique, mais erroné, d'un discours prononcé par moi, s'étonne que je reproche à Mussolini son ascension de la plus modeste à la plus haute situation.

Tout d'abord, je ne vois aucune élévation dans le fait d'occuper la première place dans une autorité quelconque. Parmi les grands hommes d'Etat, il y a surtout de grandes canailles et Mussolini en est incontestablement une.

Il n'est ni technicien, ni savant, ni artiste ,ni même écrivain ou orateur d'une certaine valeur. Ses discours et ses écrits sont la plus belle collection d'inepties ,de turpitudes, de déclamations aussi vides et prétentieuses qu'il est possible d'imaginer. Tout le monde les jugera tels après sa culbute qui peut-être n'est pas très éloignée.

Pour nous, un homme ne saurait s'élever que par le travail, le savoir, le dévouement et la générosité. L'homme de valeur n'a besoin d'écraser personne pour s'affirmer. Si pour demeurer grand homme, il faut des centaines de mille baïonnettes, c'est que la grandeur même criminelle ne se trouve en réalité que dans ces baïonnettes. L'individu qui les commande n'est en réalité rien de rien.

☛ Le *Réveil anarchiste* est en vente:

A GENEVE :

32, Rue Rousseau.
51, Rue du Rhône.
11, Rue de Carouge.
12, Rue des Grottes (chez le père Vincent).

Nos principes

Il y aura bientôt soixante années que les anarchistes, réunis à Saint-Imier, énonçaient en opposition à Karl Marx leur programme que voici:

LUTTE POLITIQUE

Le Congrès réuni à Saint-Imier déclare :

1° Que la destruction de tout pouvoir politique est le premier devoir du prolétariat ;

2° Que toute organisation d'un pouvoir politique soi-disant provisoire et révolutionnaire pour amener cette destruction ne peut être qu'une tromperie de plus et serait aussi dangereuse puor le prolétariat que tous les gouvernements existant aujourd'hui ;

3° Que, repoussant tout compromis pour arriver à l'accomplissement de la Révolution sociale, les prolétaires de tous les pays doivent établir, en dehors de toute politique bourgeoise, la solidarité de l'action révolutionnaire.

LUTTE SYNDICALE

Organisation de la résistance du travail.

La liberté et le travail sont la base de la morale, de la force, de la vie et de la richesse de l'avenir. Mais le travail, s'il n'est pas librement organisé, devient oppressif et improductif pour le travailleur ; et c'est pour cela que l'organisation du travail est la condition indispensable de la véritable et complète émancipation de l'ouvrier.

Cependant le travail ne peut s'exercer librement sans la possession des matières premières et de tout le capital social et ne peut s'organiser si l'ouvrier, s'émancipant de la tyrannie politique et économique, ne conquiert le droit de se développer complètement dans toutes ses facultés. Tout Etat, c'est-à-dire tout gouvernement et toute administration des masses populaires, de haut en bas, étant nécessairement fondé sur la bureaucratie, sur les armées, sur l'espionnage, sur le clergé, ne pourra jamais établir la société organisée sur le travail et sur la justice, puisque par la nature même de son organisme il est poussé fatalement à opprimer celui-là et à nier celle-ci.

Suivant nous, l'ouvrier ne pourra jamais s'émanciper de l'oppression séculaire, si à ce corps absorbant et démoralisateur il ne substitue la libre fédération de tous les groupes producteurs, fondée sur la solidarité et sur l'égalité.

En effet, en plusieurs endroits déjà, on a tenté d'organiser le travail pour améliorer la condition du prolétariat, mais la moindre amélioration a bientôt été absorbée par la classe privilégiée qui tente continuellement, sans frein et sans limite, d'exploiter la classe ouvrière. Cependant, l'avantage de cette organisation est tel que, même dans l'état actuel des choses, on ne saurait y renoncer. Elle fait fraterniser toujours davantage le prolétariat dans la communauté des intérêts, elle l'exerce à la vie collective, elle le prépare pour la lutte suprême. Bien plus, l'organisation libre et spontanée du travail étant celle qui doit se substituer à l'organisme privilégié et autoritaire de l'Etat politique, sera, une fois établie, la garantie permanente du maintien de l'organisme économique contre l'organisme politique.

Par conséquent, laissant à la pratique de la Révolution sociale les détails de l'organisation positive, nous entendons organiser et solidariser la résistance sur une large échelle. La grève est pour nous un moyen précieux de lutte, mais nous ne nous faisons aucune illusion sur ses résultats économiques. Nous l'acceptons comme un produit de l'antagonisme entre le travail et le capital, ayant nécessairement pour conséquence de rendre les ouvriers de plus en plus conscients de l'abime qui existe entre bourgeoisie et prolétariat, de fortifier l'organisation des travailleurs, et de préparer par le fait des simples luttes économiques, le prolétariat à la grande lutte révolutionnaire et définitive qui, détruisant tout privilège et toute distinction de classe, donnera à l'ouvrier le droit de jouir du produit intégral de son travail et par là les moyens de développer dans la collectivité toute sa force intelectuelle, matérielle et morale.

Ce programme, qui est d'une parfaite clarté, n'a nullement vieilli et toutes les affirmations qu'il contient ont trouvé leur confirmation dans les faits historiques qui se sont produits depuis son élaboration.

Comme il ne prêtait à aucune équivoque, il ne pouvait devenir celui des professionnels de la politique et du syndicalisme, mais les travailleurs peuvent encore y trouver un guide sûr. Même s'il avait été mieux connu parmi les anarchistes, plus d'un camarade ne se serait pas égaré tour à tour derrière l'hervéisme, le bolchevisme, etc. C'est ainsi que notre charte de Saint-Imier est toujours bonne à rappeler et surtout à suivre.

Les camarades sont instamment priés de fréquenter les réunions de leurs groupes.